Zeitschrift: Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 53 (1920)
Heft: 199

Nachruf: Jean de Charpentier (1786-1855)
Autor: Wilczek, E.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean de Charpentier.

(1786-1855)

Discours prononcé à Bex,
lors de l'Assemblée annuelle de la S. V. S. N.,
par E. Wilczek.

Messieurs,

Dans quelques heures, nous allons inaugurer le monument d'un homme qui a été le bienfaiteur de ce pays et dont le nom, immortel dans la science, rappellera à tout jamais celui de Bex. Cet après-midi sera remis aux autorités de Bex le bloc erratique ayant formé le monument funéraire érigé à la mémoire de J. de Charpentier, en 1856, dans l'ancien cimetière, désaffecté aujourd'hui.

La Municipalité de Bex a eu l'heureuse idée de transférer le monument sur une place publique du village. La S. V. S. N. l'a adoptée avec enthousiasme, des fonds ont été réunis en très peu de temps par une souscription publique, et depuis quelques jours le nouveau monument se dresse à l'ombre de l'antique tour de l'église de Bex. C'est la raison qui a déterminé le choix de Bex comme lieu de réunion de la S. V. S. N. cette année.

Je suis très heureux d'avoir été désigné pour parler ici de l'illustre J. de Charpentier, et en même temps très gêné, car je n'ai rien, absolument rien à dire de nouveau sur la carrière de ce grand savant, dont les travaux célèbres sont d'ordre géologique plutôt que botanique.

En effet, le 9 novembre 1855, quelques mois après la

mort du directeur universellement connu des Salines de Bex, son parent par alliance, le prof. Dr H. Lebert, communiquait à la Société zurichoise des Sciences naturelles la nécrologie de J. de Charpentier, nécrologie touchante, inspirée par l'affection familiale autant que par le respect de l'homme et du savant[1].

Le 20 août 1877 se réunissait à Bex, sous la présidence de mon prédécesseur, M. le prof. B. Schnetzler, la Société helvétique des Sciences naturelles. Lors de cette réunion mémorable, le Dr Lebert présenta en assemblée pleinière les biographies de J. de Charpentier et de Emmanuel Thomas, voisin et ami du premier[2].

Néanmoins, la tâche est tentante; elle me permet d'évoquer le souvenir d'hommes illustres dont on parlera aussi longtemps qu'on s'occupera de la flore en Suisse, de faire revivre les figures intéressantes des Thomas et de Schleicher, et de rappeler les noms aimés de quelques botanistes vaudois, qui, tout comme Charpentier lui-même, ne pouvaient pas se séparer ou se résigner à ne pas revoir périodiquement le *Grand Muveran*. La lignée des naturalistes profondément attachés à ce pays n'est pas éteinte, croyez-le.

L'étude de la flore de Bex et de ses admirables montagnes remonte loin déjà.

En 1753, le grand *Albert de Haller* (1708-1777), âgé de 45 ans et déjà en possession d'une réputation européenne, quittait sa chaire de Göttingue et venait demander à sa ville natale, la république de Berne, du repos à sa fatigue et de l'adoucissement au chagrin de son veuvage. Berne lui chercha un emploi qui pût à la fois reposer et distraire son puissant esprit et l'envoya dans le pays

[1] Mittheilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich, vierter Band, p, 184-19 , 1856.

[2] Actes de la Société helvétique des sciences naturelles, session de Bex, 1887, p. 140-164.

de Vaud comme directeur des Salines, avec siège à Roche, ensuite comme bailli du district d'Aigle.

Ses occupations administratives, auxquelles Haller excellait d'ailleurs, n'étaient pas pour lui suffire, et il entreprit l'œuvre audacieuse pour l'époque d'écrire la Flore de la Suisse, parue en 1768 [1].

Pour atteindre si rapidement son but, Haller n'avait pas seulement à faire appel aux relations scientifiques qu'il entretenait déjà avant avec tous les botanistes suisses. Il y avait toute une partie de son œuvre où ces relations n'eussent été d'aucun secours. A cette époque déjà lointaine, la montagne, objet d'une superstitieuse horreur, était inconnue de ceux-là même qui vivaient à ses pieds, et tel qui s'y hasardait se voyait barrer le passage par des populations plus qu'à demi sauvages.

Une tradition conservée à Bex veut que Abraham Thomas et ses compagnons, explorant dans les environs de Zermatt, auraient été pris pour des voleurs de moutons, tellement on était peu habitué à y voir arriver des botanistes [2].

Dans une lettre célèbre adressée au chanoine Murith, Thomas dit : « Le peuple de ces vallées est simple, laborieux, religieux, hospitalier et fidèle, mais méfiant envers les étrangers. Aussi je recommande aux voyageurs de faire connaissance avec MM. les curés, ou avec les personnes les plus considérées de l'endroit, afin de s'attirer, par eux, la confiance d'un peuple à moitié sauvage, d'un peuple souvent trompé par des voyageurs ou déçu dans ses espérances par des malheurs [3]. »

Je doute pour ma part que ce jugement soit applicable

[1] Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata.

[2] *E. Mouillefarine.* Une famille de botanistes : Les *Thomas* de Bex, Le Rameau de Sapin, août-novembre 1889.

[3] *Murith.* Guide du botaniste qui voyage dans le Valais. Lausanne 1810, lettre VII.

à l'époque de Haller aux populations montagnardes de Bex. L'administration bernoise, quoi qu'on en dise, avait du bon. Il existait des écoles dans les hameaux de la montagne, le culte s'y célébrait régulièrement, et enfin les forêts étaient régulièrement exploitées pour les besoins des salines. Un service forestier était organisé et les gardes possédaient une certaine culture.

Haller fit appel à ces gardes que ses fonctions mettaient à ses ordres. Il marcha avec eux, les fit herboriser sous sa direction et les lança chacun de leur côté dans la montagne.

Cette collaboration du savant et du montagnard porta les fruits les plus heureux et permit à Haller d'écrire la flore la plus documentée de cette époque. La préface de ce monumental ouvrage nous remplit d'admiration aujourd'hui encore. Elle contient un chapitre de géographie botanique tout simplement admirable. Le premier, Haller distingue les étages de végétation, naguère appelés « zones ou régions ».

Il mentionne l'étage nival, celui des pâturages, celui des forêts alpestres, et celui enfin des cultures de la plaine. Il fait ressortir que nos Alpes nourrissent deux catégories de plantes, l'une formée d'espèces qui leur sont particulières, l'autre comprenant celles qu'elles possèdent en commun avec la Laponie, la Sibérie, le Kamtschatka et même les hautes montagnes de l'Asie.

Sa description de la vallée de l'Avançon est frappante. Il signale les forêts sombres qui, de Pont de Nant, descendent aux Plans, et mentionne leurs raretés végétales qui, de nos jours encore, sont l'objet de la convoitise des botanistes (Epipogon, Corallorrhiza, Listera cordata, Pyrola uniflora, etc.). Il remarque que les prairies des Plans la grande Gentiane, le Verâre, une Campanule, l'Epiaire, etc.

Ce qui me touche le plus, c'est l'esprit de justice du

grand savant. Il énumère consciencieusement les mérites de ses précurseurs et de ses collaborateurs.

Citons *L^s Decoppet*, qui le premier paraît avoir herborisé à la montagne de Fully si riche, dans les précipices autrefois vierges de tout sentier militaire, de la Grandvire à Dzéman, Derbon, Chaux-Commun, Eusannaz, Alesse, Javernaz, les Martinets, le Richard, la Varraz, Einzeindaz, etc., pour ne citer que les principales courses de cet intrépide explorateur. « Incredibile est, quantum montium Vir venerabilis Abramus Ludovicus de Coppet emensus fit. »

Puis *Claret*, médecin de Martigny, qui a exploré la montagne de Fully ; le chirurgien *Ricou*, de Bex, qui herborisa dans les montagnes de la commune et en Valais (Martinets, Fully, Alesse, la Rosseline, la Vallée de St-Nicolas, où il est monté jusqu'à Schönbühl, etc.).

Clément *Cherix* et *Morerod*, toutes les montagnes de Bex.

Parmi les collaborateurs les plus remarquables de Haller, il faut citer deux gardes forestiers qui, improvisés botanistes par lui, sont devenus des hommes remarquables. Ce sont le père et le fils, *Pierre et Abraham Thomas*. Pierre Thomas a eté négligé à mon avis par les historiographes de la Flore des Alpes. Haller mentionne toute une série de courses accomplies par ce méconnu : Grandvire, Fully, Dzéman, Outre-Rhône, Martinets, la Varraz (que sottement notre carte Siegfried nomme « l'Avare »), Darbon, etc. Les courses au Grand-Saint-Bernard, au Val Ferrex et à la Vallée de Saint-Nicolas sont à retenir tout particulièrement. Pierre a été deux fois à Zermatt ; Il a passé « per montem Sylvium », actuellement nommé col du Théodule, pour se rendre par Valtournanche à Aoste et fut accompagné par son fils, auquel on attribue ordinairement la « découverte botanique » de Zermatt.

Quoi qu'il en soit, le fils de Pierre, *Abraham*, fut le

plus remarquable des « botanistes de la montagne ». Sous les auspices de Haller, ce montagnard a parcouru les principales parties des Alpes méridionales suisses, rhétiques, lépontiques et pennines. Haller cite les courses au Septimer, au massif de la Bernina, dans les vallées de Saas, de Zermatt, d'Antigorio, d'Antrona, de Bagnes, de Tournanche, au col du Gries, au Grand-Saint-Bernard, etc.

Il ajoute une phrase lapidaire qui dépeint la valeur exceptionnelle de ses humbles collaborateurs : « Je concède volontiers que ce ne furent pas des botanistes érudits de carrière. Ils furent toutefois mes compagnons dans de nombreuses courses, et ainsi ils ont pu me dire les plantes vulgaires et celles qui sont rares. Je leur dois la découverte de nombreuses plantes intéressantes et rares ; c'est à eux que je dois l'exploration première des vallées situées entre le Valais et l'Italie, ainsi que la visite d'endroits inaccessibles aux hommes cultivés, la violation des rochers les plus élevés que l'insolence humaine n'avait jamais rêvé d'atteindre. »

On voit qu'à cette époque l'alpinisme, dont je redoute aujourd'hui la vulgarisation par trop accentuée, n'avait pas encore, à quelques rares exceptions près, la faveur des citadins.

Quand Haller retourna à Berne, il laissait dans le Pays de Vaud au moins un botaniste, mais un botaniste passionné et voué pour sa vie au culte de la Flore. Il avait de plus, et sans s'en douter, allumé un flambeau que toute une famille allait se passer de main en main pendant plus d'un siècle. C'est à ce flambeau qu'a pris feu l'enthousiasme botanique de Murith de Gaudin et de bien d'autres encore.

Dans une course au Grand-Saint-Bernard, Abraham Thomas rencontra un chanoine que l'histoire naturelle attirait, qui avait déjà fait un peu de géologie sous la

direction de Saussure, et dont cette rencontre devait faire un adepte fervent de la botanique. C'était le célèbre chanoine *Murith* (1742-1818).

Dans la préface exquise du *Guide du Botaniste*, Murith relate tout ce que la botanique valaisanne doit à Haller et à ses collaborateurs. Il dit textuellement : « Mais aucun d'eux qui le servirent, dans cette occasion, ne lui furent d'un plus grand secours qu'Abraham Thomas, du village de Fenalet, près de Bex. Doué d'une agilité, d'une mémoire et d'une vue étonnantes, cet homme était plus propre qu'aucun autre au but que se proposait Haller... Quelque succès que Haller se fût promis des expéditions botaniques d'Abraham Thomas, le résultat surpassa beaucoup son attente. »

Abraham transmit ses qualités exceptionnelles à ses cinq fils, qui tous devinrent les dignes continuateurs de leur père, surtout Louis, Philippe et Emmanuel.

A la même époque vivait à Bex un autre botaniste, Schleicher (1768-1834), qui parcourait les Alpes avec un zèle infatigable. Doué d'un rare esprit d'observation il y faisait à son tour de nombreuses découvertes.

« Les mêmes qualités physiques, dit Murith, parlant de Louis Thomas et de Schleicher, qui distinguaient la jeunesse d'Abraham Thomas semblent se continuer en eux ; ils ont aussi la même force de mémoire et cet espèce d'instinct qui manque souvent aux botanistes les plus savants, par lequel ou sépare au premier coup d'œil les plantes qui ont le plus de ressemblance entre elles. »

Puis vint l'immortel *Gaudin* (1766-1833). Lui non plus n'échappa pas à l'influence de Thomas. Dans la préface de sa *Flora helvetica*[1], Gaudin raconte les travaux et les voyages qu'elle lui a coûtés et dit que, à ses débuts, en 1804, c'est auprès de Thomas qu'il a été chercher ses premiers encouragements. « J'entrai en relations avec

[1] Zurich, 1828.

Abraham Thomas et sa famille. C'était déjà un sexagénaire, mais il jouissait encore d'une vigueur juvénile et était un guide passionné dans le domaine de la botanique et de l'art. » Et plus loin : « Cet excellent Abraham Thomas, horticulteur et botaniste, et feu son fils Louis et ses fils survivants, Philippe et Emmanuel, dont l'amitié et les bons offices nous seront toujours très précieux. »

C'est donc dans un milieu remarquablement cultivé, d'un niveau moral et intellectuel très élevé, que vint se fixer J. de Charpentier en 1813. Après la découverte d'un gisement considérable de roche salée qui devait sauver les mines, le gouvernement de la jeune république vaudoise fit construire aux Devens, pour le directeur des mines, une belle habitation entourée d'un grand jardin, et là, le grand savant devint le voisin et bientôt l'ami d'Emmanuel Thomas. Les deux hommes, issus de milieux si différents, avaient des goûts communs. Le jardin de Charpentier devint un véritable jardin botanique, où des plantes exotiques rares étaient cultivées, tandis que son voisin élevait de préférence des plantes des Alpes.

Il y avait entre ces deux hommes un véritable échange d'instruction. Thomas connaissait à fond les plantes des Alpes et les meilleures localités pour les espèces rares ; Charpentier, de son côté, représentait pour Thomas la science avec ses graves enseignements, mais sous une forme si gracieuse et si aimable que le néophyte put faire de rapides progrès. » (Lebert.)

Charpentier fit de Thomas un excellent connaisseur des minéraux de la Suisse, et Thomas le seconda dans la rédaction du *Catalogue des plantes des districts d'Aigle et du Pays-d'Enhaut.* Ce catalogue a été condensé avec d'autres manuscrits traitant de la flore d'Orbe, de Lausanne, de Vevey, de Morges et de Payerne, en un *Catalogue des plantes vasculaires qui croissent naturellement*

dans le Canton de Vaud, publié en 1836 par la S. V. S. N.

C'est là, à ma connaissance, le seul ouvrage botanique publié par Charpentier. Son activité comme botaniste-collectionneur est autrement importante. Il me suffira de reproduire quelques lignes de son testament, daté du 28 mai 1855. Elles font bien ressortir la grandeur d'âme de l'illustre savant :

« Désirant de laisser à ma patrie adoptive un souvenir utile et, en même temps de conserver à la science mes collections botaniques et conchyliologiques, j'ai pensé que je ne pouvais mieux atteindre ce but qu'en léguant au Musée cantonal d'histoire naturelle mon herbier et, sous réserves de quelques conditions, ma collection de mollusques terrestres et d'eau douce, ainsi que ceux de mes livres qui traitent spécialement de cette branche de la malacologie.

» Je me propose donc de léguer à cet institut : 1° mon herbier, composé de 31 à 32 mille espèces de plantes phanérogames et de quelques fougères... »

Cet herbier est remarquable et en fort bon état. J'y ai relevé, outre celui de Charpentier lui-même, les noms de collecteurs suivants : Bridel, la baronne de Charrière, Ehrhart, Sieber, Secretan, Weihe, Tenore, Moricand, Ch. Godet, Reuter, Moquin-Tandon, Jordan, Prost, Reichenbach, Schuttleworth, Sprunner, Bertoloni, etc.

L'herbier de Charpentier a formé le premier noyau de notre herbier européen et général.

Le rôle important joué par J. de Charpentier appartient à l'histoire. Sa demeure des Devens a été pendant de longues années un foyer intellectuel où furent reçus les naturalistes les plus illustres de l'époque.

Personne n'a mieux décrit ce foyer que notre grand poète national E. Rambert [1], qu'il me plaît de citer :

[1] E. Rambert, Bex et ses environs, Guide et Souvenir, Lausanne 1871

« La science des montagnes, si l'on peut ainsi parler, n'a pas eu de foyer plus actif que cette école des Devens. Il s'y est fait plus, non seulement en proportion, mais réellement, que dans tel centre considérable embarrassé de ses ressources. Il n'en reste d'autre monument que le nom de Jean de Charpentier sur un des blocs erratiques du vallon, le *bloc monstre*, et d'ineffaçables souvenirs chez ceux qui, il y a une trentaine d'années, savaient le chemin de la maison aux volets verts et blancs. Du temps d'Albert de Haller, comme du temps de Charpentier l'originalité de ce petit centre de culture scientifique était dans la rencontre de la haute science, sûre d'elle-même, ayant ses bases et ses méthodes, et de cette science naïve qui n'est qu'ardente curiosité, finesse d'observation, et qui suppose avec la nature je ne sais quelle secrète et particulière intimité ; à côté d'Albert de Haller, et si on peut le dire, à son ombre, Abram Thomas, le botaniste de la montagne ; auprès de Charpentier, et tenant sans embarras son coin dans le salon, même aux jours de grande et docte compagnie, Emmanuel Thomas, celui qui parcourait les rues des villages grisons en criant comme ferait un vitrier, pour appeler les cristaux à vendre. Il surgissait bien de temps en temps quelque occasion de malentendu entre la haute science, armée de toutes pièces, et cette science d'intuition qui devinait où elle ne voyait plus ; mais il n'était point rare que la seconde ouvrît des jours à la première, et d'ailleurs elles se rencontraient dans une égale absence de vaines prétentions et de recherche de soi-même. La science était avenante aux Devens, généreuse, hospitalière avec largeur, simplicité et bonhomie. Fille de la montagne, elle en avait le génie patriarcal et l'associait à toute la pénétration moderne. »

Le souvenir de cette époque lointaine déjà, est resté vivace. La vénérable doyenne de Bex, Mme Veuve Pail-

lard, à laquelle je présente respectueusement mon hommage affectueux, a connu J. de Charpentier et m'a souvent raconté des choses charmantes sur les relations amicales qu'il entretenait avec Emmanuel Thomas.

Après le décès de J. de Charpentier, l'hospitalière demeure d'Emmanuel Thomas (1788-1859) resta pour quelques années encore le foyer où se réunissaient volontiers les botanistes vaudois épris de ce beau pays.

Mme Paillard se rappelle fort bien les veillées autour de l'âtre et des discussions animées qui avaient lieu entre le pasteur Louis Leresche (1808-1855) et Jean Muret (1799-1877). Les deux bons botanistes n'appartenaient pas au même parti politique. Si une course botanique en commun avait été décidée et que, par hasard, la date en coïncidât avec celle d'une votation, un conflit grave entre le devoir politique et le plaisir de la course botanique devait être tranché. Les deux amis finissaient par décider que, partir ensemble, privait chacun des partis respectifs d'une voix et que, deux voix contraires s'annulant, il n'en résultait aucun dommage politique. La « Proportionnelle » n'existait pas encore !

Le soir, autour du feu, on parlait politique. Le diapason de la discussion ne tardait pas à monter. J. Muret surtout, s'emportait et appuyait son argumentation par des coups de poing tombant dru sur la table. Emmanuel Thomas finissait par les mettre d'accord, la veillée se prolongeait tard et on partait de bonne heure le lendemain, fraternellement unis par l'amour de la montagne et de sa flore.

Après la mort d'Emmanuel Thomas, le rendez-vous des naturalistes vaudois fut transféré plus haut, aux Plans, soit à la pension Bernard, soit à la pension Marlétaz. C'est là que les naturalistes retrouvèrent le type du montagnard parfait, chasseur, observateur, courageux, fidèle, dévoué et curieux de tous les renseignements

concernant la nature, tel que nous l'a décrit Albert de Haller.

Notre grand poète national E. Rambert, a immortalisé ce type de montagnard ; nous avons lu avec amour les récits de chasse ou de courses faites sous la conduite de Philippe Marlétaz, dit Philippe I, ou de son neveu Philippe II, le bon guide et ami que nous nommions l'*oncle* Philippe. Ce sont eux et d'autres hommes de leur trempe qui ont guidé et aidé Rambert, Muret, Leresche, Renevier et, plus tard, Mlle R. Masson et l'inoubliable Louis Favrat, dont les hommes de ma génération aiment à chanter la chanson si belle du chasseur de chamois.

De nos jours encore, nous en connaissons des montagnards auxquels on peut en toute sincérité adresser les éloges prodigués par Murith aux Thomas et à Schleicher. Ils vivent à Antagne, à Huémoz, à Gryon, aux Plans, à Bex et ailleurs ; ils s'intéressent aux choses de la nature et y ont reconnu la source des jouissances les plus pures.

Pour eux, les premiers versets de la chanson de Favrat

Voici le jour, la montagne s'argente,
Le glacier luit comme un vaste miroir....

expriment des choses indiciblement belles : l'amour du pays et le culte désintéressé de la science.

Puisse-t-il toujours en être ainsi.